



ASSOCIATION ZEN  
INTERNATIONALE  
FONDATEUR MAÎTRE TAISEN DESHIMARU

## Zen, éthique et environnement

*« Le zen offre un modèle concret de ce que peut être  
le rapport de l'homme à la nature »*

En quoi le zen peut-il contribuer à l'avènement d'une véritable éthique de l'environnement ? Tel est l'objet de l'étude qui va suivre. Nous la commencerons par l'examen rapide de la situation présente de l'environnement. Comme chacun sait, elle est alarmante. Nous nous pencherons ensuite sur l'examen approfondi des causes qui ont conduit à une telle situation, ce qui nous permettra enfin de préconiser le remède approprié et de voir en quoi le zen peut contribuer à sa mise en place en contribuant à l'avènement d'une véritable éthique de l'environnement.

**La situation écologique de la planète** est alarmante, tant au niveau des ressources naturelles, du réchauffement climatique, de la biodiversité que de la déforestation.

Dès 1972, le « rapport Meadows » sur les limites de la croissance pointait du doigt les quatre drames qui nous menacent, à savoir la surpopulation, l'épuisement des ressources naturelles et alimentaires, celle des énergies non renouvelables comme le gaz, le pétrole et le charbon et enfin la pollution qui, disait déjà ce rapport, ne peut que mettre en danger l'ensemble de l'écosystème.

Longtemps tenu pour une baliverne, le réchauffement climatique est aujourd'hui reconnu par la quasi-totalité des experts, ainsi que son origine humaine. Ses manifestations sont à présent patentes : diminution significative de l'étendue de la banquise, élévation sensible du niveau des mers, recul des glaciers, etc. On sait à présent qu'un réchauffement de la température moyenne de la planète de cinq degrés aurait des conséquences catastrophiques pour l'humanité et les espèces vivantes.

Selon l'Union mondiale pour la nature, dans moins de quarante ans, 50 % au moins des espèces animales et végétales auront disparu, avec pour causes principales la déforestation massive et le réchauffement climatique.

S'ajoute à cela que les facteurs en jeu dans cette crise environnementale sans précédent interagissent, rendant son développement extrêmement rapide.

### **Examen des causes qui ont conduit à une telle situation**

Pour identifier les causes de cette périlleuse situation et préconiser la façon d'y remédier, ou en tous cas éviter le pire, il faut remonter au XVII<sup>e</sup> siècle où s'opère un véritable virage idéologique dans la façon d'envisager la nature. Jusqu'à l'orée du XVII<sup>e</sup>, elle était globalement perçue comme une mère qui donne la vie et dispense la nourriture nécessaire à son entretien. L'homme se perçoit alors comme un enfant de la nature, soumis à elle et dépendant d'elle. Il la craint, la vénère et la respecte. Il constate qu'elle aime à se voiler, qu'elle a ses secrets et croit profondément que vouloir les lui arracher serait lui manquer de respect et s'exposer à ses représailles.

A partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle, cette représentation de la nature et de l'homme dans ses rapports avec elle est battue en brèche. Séduit par la naissance des sciences expérimentales, l'homme affiche sa volonté de dominer la nature, de la maîtriser, de s'affranchir de la tutelle qu'elle exerçait jusqu'alors sur lui. Il se positionne non plus comme appartenant à la nature mais comme devant en devenir au contraire le possesseur ; il ne se perçoit plus comme inclus dans la nature mais comme situé face à elle, dans une attitude de quasi défi. C'est de ce projet de dominer la nature dont Descartes se fait l'écho dans ce passage célèbre du *Discours de la méthode* où il dit : « Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les corps qui nous environnent, nous pourrions les employer à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. »

Comme le montre ce passage, ce projet nouveau de dominer la nature repose sur l'avènement, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, de ce qu'on appelle alors « les arts mécaniques », c'est-à-dire les techniques visant à la création de machines. Le XVII<sup>e</sup> siècle voit l'apparition des premières d'entre elles et l'homme est ébloui par la perspective qu'elles offrent de pouvoir manipuler les forces de la nature et de la dominer toujours plus en dévoilant ses secrets. Comme le dit Kepler, grâce à ces découvertes, « l'homme devient le maître des œuvres de Dieu ». En effet, ce qui compte pour l'homme de ce siècle qui voit naître le paradigme scientifique, ce n'est pas tant la connaissance de ce qui cause tel ou tel effet

que le pouvoir ouvert par cette connaissance de reproduire tel ou tel effet : savoir pour pouvoir, tel est l'état d'esprit dominant de cette époque et qui le restera aux siècles qui vont suivre.

Fini le temps où la nature et l'univers étaient considérés comme un livre (*liber mundi*) par lequel Dieu se fait connaître aux hommes et leur communique quelque chose de son être. Cette désacralisation de la nature la ravalait au rang de simple objet et au statut de simple réservoir de ressources mises à la disposition de l'homme, et ainsi la voie à son exploitation sans scrupule et sans mesure s'en trouve naturellement ouverte. L'homme s'y engouffrera jusqu'à ce qu'il en résulte la piteuse situation écologique que nous constatons de nos jours. Moins que jamais l'homme de ce XVII<sup>e</sup> siècle n'est disposé à entendre les avertissements d'Ovide qui, dans ses *Métamorphoses*, prévient les hommes que « si les dieux ont soustrait à leurs regards certaines richesses de la nature, c'est pour leur faire savoir qu'il serait impie de les dévoiler et qu'à le faire il en résulterait pour eux beaucoup de malheurs ». Singulier présage de ce qui se passe de nos jours où l'extraction massive des richesses du sous-sol, telles que le pétrole, le gaz et le charbon, est une des grandes causes de la pollution de l'atmosphère et des dérèglements climatiques qui s'ensuivent.

En somme, en ce début de XVII<sup>e</sup> siècle, nous sommes à l'avènement d'un nouveau paradigme civilisationnel que nous pouvons qualifier de paradigme prométhéen, en référence au mythe grec de Prométhée qui vole le feu aux dieux de l'Olympe pour le donner à l'homme. L'homme prométhéen, c'est l'homme s'insurgeant contre l'ordre cosmique, refusant toute soumission à un pouvoir transcendant et désireux de s'asservir la nature par le savoir scientifico-technique afin d'accroître son pouvoir sur les choses ; c'est, comme s'exclame Diderot au XVIII<sup>e</sup> siècle, « l'homme qui veut se rendre semblable à Dieu ». Initié au XVII<sup>e</sup>, ce paradigme va gagner la mentalité des peuples au fil des siècles qui vont suivre jusqu'à devenir quasi universel au XX<sup>e</sup> siècle et engendrer l'essor mondial de l'industrie et la société de consommation avec leurs conséquences néfastes sur l'environnement.

Ce paradigme prométhéen va modifier aussi profondément la représentation que l'homme se fait de lui-même et par voie de conséquence son éthique. Si elle fut tout au long du Moyen Âge axée sur les fins dernières de l'homme et l'impératif de « sauver son âme », elle va à partir des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles opérer un très net virage qui va la mettre au diapason de l'idéologie prométhéenne. En effet, s'écartant notablement de la parole évangélique

selon laquelle « il est plus aisé à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux », le protestantisme naissant affirme que « l'homme est sur terre pour se livrer à des œuvres terrestres, et que le succès de ses entreprises et le profit qui en résulte sont le signe de la grâce divine ». L'éthique catholique n'est pas en reste qui, à cette même époque, abandonne l'idée que l'usure est un péché et affirme que ce n'est pas la possession de richesses qui est condamnable mais le fait de se reposer dessus, c'est-à-dire de cesser de travailler. Adaptation de l'éthique chrétienne aux temps nouveaux, diront certains. Adaptation ou dévoiement ? La question mérite d'être posée. Toujours est-il que cela montre que les soubassements idéologiques du capitalisme sont en place dès les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ; capitalisme qui, comme on le sait, contribue largement à la périlleuse situation écologique actuelle.

Le paradigme prométhéen est, de toute évidence, à la fin de son cycle et la crise actuelle, crise systémique comme toutes les crises qui se situent à la fin d'un paradigme, appelle des solutions systémiques que seul un changement de paradigme peut apporter. Dans ce contexte, le bouddhisme zen a un rôle important à jouer car il offre un modèle concret de ce que peut être le rapport de l'homme à la nature, une anthropologie intégrale dont une lignée de maîtres vieille de vingt-cinq siècles a éprouvé la validité et enfin une éthique directement inspirée de l'éveil.

### **En quoi le zen peut-il contribuer à l'avènement d'une véritable éthique de l'environnement ?**

Dans le zen, et plus généralement dans le bouddhisme, l'éthique n'est jamais envisagée séparément de la perspective de l'éveil. Chez celui qui le réalise, il induit naturellement une façon juste de vivre la relation à soi-même, aux autres et à l'environnement. On peut dire que dans le zen les valeurs de l'éthique sont l'expression d'une conscience éveillée. En ce sens, le zen transcende la conception habituelle qu'on se fait de l'éthique mais cependant son but (l'éveil) ne peut être atteint sans qu'une transformation d'ordre éthique ait lieu, en l'occurrence un dépassement de l'avidité et un développement de l'amour et de la compassion.

S'agissant de l'éthique de l'environnement, nous trouvons confirmation de son rapport étroit à l'éveil dans l'exemple que de grands maîtres du zen nous ont donné de leur rapport à la nature. Cela a commencé avec son fondateur : « Lorsque est apparue l'étoile du matin,

j'ai réalisé la Voie avec la vaste terre et tous les êtres vivants », dit le Bouddha qui, quelques décennies plus tard, donnera la transmission du Dharma à Mahakashyapa, seul entre tous ses disciples à avoir compris son geste de faire tourner une fleur entre ses doigts. Par la suite, les maîtres ch'an emprunteront moult métaphores à la nature et maître Dôgen consacra plusieurs chapitres du *Shôbôgenzô* aux rapports de l'homme de la Voie avec la nature (*Sansuikyô*, le sùtra des montagnes et rivières ; *Keisei Sanshoku*, la voix des vallées, les formes-couleurs des montagnes ; *Mujô Seppô*, la prédication du Dharma faite par l'inanimé), sans compter les nombreux poèmes du *Sanshô dôei* dans lesquels les tableaux empruntés à la nature servent de support à l'expression des vérités de la Voie, comme celui intitulé « l'œil du véritable Dharma » :

*Les vagues meurent sur le rivage  
Le vent a fini de souffler,  
Une barque abandonnée  
La lune à minuit brille de tout son éclat.*

A cela s'ajoute que, comme le dit maître Dôgen, « les montagnes sont la demeure des grands sages depuis le temps qui surpasse tous les passés et tous les présents. Les sages et les saints font des montagnes leur ermitage ; ils font des montagnes leur corps et leur esprit ».

Pour autant, ce rapport de l'homme de la Voie à la nature n'est pas du naturalisme, en ce sens que ce n'est pas la nature telle que la perçoit « monsieur tout le monde » sous la forme de données sensibles immédiates ; c'est la nature telle qu'elle se dévoile à l'homme éveillé dont le regard a été transformé par une longue pratique de la Voie. C'est pour bien insister sur ce point que maître Dôgen se livre dans la *Shôbôgenzô* à une critique du naturalisme et de la vision de la nature qu'il sous-tend : « Nous savons maintenant, dit-il dans le *Keisei Sanshoku*, qu'il ne faut pas confondre les montagnes, les rivières et la vaste terre dans leur pureté originelle avec les montagnes, les rivières et la vaste terre. »

A l'homme éveillé, la nature se dévoile « dans sa pureté originelle », c'est-à-dire en tant qu'expression de la nature de bouddha. C'est parce que les formes/couleurs de la nature en sont l'expression que son spectacle peut déclencher l'éveil chez l'homme au regard épuré des projections égotiques, des perceptions utilitaristes et d'une vision dualiste

sujet/objet, moi/la nature. Tel est le cas d'Oba Sôshoku, connu pour avoir soudain réalisé l'éveil en entendant le son nocturne d'un cours d'eau dans les vallées et qui témoigne ainsi de son expérience : « La voix des vallées n'est autre que celle qui sort de l'immense langue du Bouddha et les formes/couleurs des montagnes ne sont autres que le corps du Bouddha. Moi qui ai entendu les 84 000 poèmes durant la nuit, comment, le jour venu, puis-je les prêcher aux hommes ? » Comme le dit Keizan, « bien que la vie emprunte une infinité de formes, bien que montagnes, vallées, fleuves et rivières varient à l'infini, rien de leur aspect n'échappe à la prunelle de Gautama. Tout est contenu dans l'œil du Bouddha ».

Si maître Dôgen critique si fortement la vision naturaliste de la nature, c'est parce qu'elle réduit celle-ci à sa seule dimension sensible et l'envisage comme un système clos sur lui-même. A cette vision matérialiste de la nature, il oppose celle, propre à l'homme de la Voie, où elle est perçue comme « le sermon sans paroles du Tâthâgâta », c'est-à-dire comme un langage où sa dimension sensible suggère et dévoile le monde infini de bouddha à celui qui a des oreilles pour entendre et comprendre ce sermon, et c'est le cas de celui qui développe en lui sa propre nature de bouddha.

Il faut dire aussi que l'homme éveillé ne perçoit pas la nature comme séparée de lui-même. Aussi, c'est tout naturellement qu'il ressent de l'amour et du respect pour elle ainsi que de la compassion pour toutes les existences qui la peuplent, se situant ainsi aux antipodes du traitement violent et barbare que de nos jours la grande industrie agro-alimentaire fait subir aux animaux. L'avidité en est la cause et à ce sujet on peut faire remarquer qu'il se produit naturellement chez l'homme éveillé une diminution des désirs, d'une part parce qu'il voit les choses conditionnées telles qu'elles sont et cesse par conséquent de s'y attacher, d'autre part parce que la réalisation de sa véritable nature lui donne ce que le Bouddha appelle le vrai contentement (*sukkhâ*), à l'opposé de l'insatisfaction chronique caractéristique de *dukkhâ*. Ce contentement intérieur coupe net la prolifération des désirs, le moteur du désir étant le ressenti d'un certain manque que la satisfaction compulsive des désirs ne va faire que creuser davantage. Quand on sait combien l'exacerbation de la consommation en tout genre épuise les ressources naturelles de la planète et contribue largement à la crise écologique, on mesure mieux combien le duo modération des désirs/contentement intérieur peut être un des piliers de l'éthique bouddhique appliquée à l'environnement. Cette démarche est aux antipodes de la réalité actuelle où le système

économique en vigueur met en œuvre une publicité toujours plus insidieuse aux fins d'activer toujours plus chez les hommes le feu des désirs.

Si l'homme ne retrouve pas, par un retour à sa conscience originelle, ce contentement intérieur et ce sentiment d'interdépendance avec la nature et toutes les existences, une véritable éthique de l'environnement ne pourra pas vraiment se mettre en place. Cela n'avait pas échappé à maître Deshimaru qui, dès les années 1975, disait : « L'humanité s'attaque aujourd'hui à son environnement naturel avec une brutalité sans précédent, le détériorant de tous côtés et parfois même le détruisant irrémédiablement. La perte du sens de l'insertion de l'homme dans l'univers est la cause principale de ce déplorable état de fait... A mon sens, toute évolution ne pourra devenir réellement et profondément efficace que du jour où elle comprendra et proclamera qu'il ne saurait y avoir restauration des équilibres naturels sans respect et amour pour l'ordre cosmique, sans reconnaissance de l'interdépendance et de la solidarité de tous les êtres vivants... Et c'est en zazen que l'on peut le mieux prendre directement conscience de cette étroite solidarité entre tous les êtres. »

On peut aujourd'hui mesurer la pertinence de ces propos. Depuis quarante-cinq ans qu'ils ont été tenus, beaucoup de mesures techniques ont été mises en place pour résoudre la crise écologique mais force est de constater que leur efficacité est très loin d'être à la hauteur de l'enjeu. La raison en est, comme le dit maître Deshimaru, que le problème n'est pas pris à sa racine. C'est une élévation du niveau de conscience de l'humanité que cette crise appelle. L'homme a en lui le trésor de la conscience originelle et c'est de sa réalisation par la pratique d'une Voie spirituelle authentique que peut jaillir la solution au problème.

Expression de l'éveil, l'éthique bouddhique est aussi un chemin vers l'éveil et, à ce titre-là, elle requiert de chacun non pas seulement qu'il ait des actions justes mais aussi que les états d'esprit à partir desquels il agit soient justes ; elle n'est pas seulement une éthique de l'action mais aussi une éthique de l'intention. Elle s'appuie sur le fait que nos actes – c'est-à-dire les actions du corps, de la parole et de l'esprit – ont des conséquences directes ou indirectes, visibles ou invisibles, immédiates ou différées, sur nous-mêmes, les autres, la société et la nature. Axée sur la réalité de l'interdépendance, de la non-substantialité du moi et de la loi du karma, elle dépasse de ce fait le cadre de la morale individuelle pour s'affirmer comme une éthique de la globalité et, à ce titre, elle peut servir de modèle à une véritable éthique de l'environnement.

Éclairés par cette optique, les préceptes dévoilent une profondeur insoupçonnée. Ainsi, le précepte « ne pas tuer » ne consiste pas seulement à s'abstenir de tuer ses semblables mais s'élargit au respect de toute forme de vie et à la compassion envers toutes les existences, avec toutes les conséquences que cela induit quant à notre rapport aux animaux et aussi à l'état d'esprit dans lequel recevoir la nourriture qui nous est donnée. Éclairés par ce même principe de l'interdépendance et de la non-substantialité du moi, les huit embranchements de l'octuple sentier constituent aussi un socle solide pour l'établissement d'une véritable éthique de l'environnement. Ainsi, « les moyens d'existence justes » invitent chacun à l'exercice d'une activité professionnelle qui ne soit pas nuisible à l'environnement naturel et qui, mieux encore, puisse lui être bénéfique.

Quand nous commençons à pratiquer sérieusement l'éthique bouddhique en tant que chemin vers l'éveil et en tant que modèle d'une éthique de l'environnement, on se rend compte que nous sommes tous responsables de la crise écologique actuelle ; que nous devons être tous acteurs des changements à mettre en œuvre dans ce domaine ; et que cela concerne tous les aspects de nous-mêmes et tous nos secteurs d'activité. Si s'adjoint à cela une pratique régulière de zazen et de l'offrande de nos actions, les conditions sont alors réunies pour que la Voie du zen devienne un contributeur essentiel à l'avènement d'une véritable éthique de l'environnement.

Gérard Chinrei Pilet